

Commentaire de « La rue sans joie » de Marie Noël

Dans cet entre-deux-guerres, l'occident, sorti meurtri d'une guerre qui, par sa barbarie, a remis en cause certains de ses fondements, se retrouve rapidement plongé dans une crise financière mondiale et une paupérisation qui va amener à une croissance des idéologies. Apparemment loin du tumulte du monde, dans sa petite ville d'Auxerre, une femme, restée célibataire, Marie Noël (1883-1967) va vivre une terrible crise spirituelle. De ces vingt ans de descente aux enfers, témoigne une compilation de notes, intitulée *Notes intimes*, parue seulement en 1957, à la demande de son conseiller spirituel, l'abbé Mugnier. « La rue sans joie », l'une de ces notes écrites entre 1936 et 1940, prend la forme d'un poème en prose où Marie Noël, par des images prises à son temps, crie son horreur de l'oppression et appelle à la désobéissance.

Problématiques possibles :

1. Nous verrons comment la poétesse, par la médiation de l'image, fait entendre une voix prophétique et libre dans un monde totalitaire.
 2. Cauchemar ou réalité ? / Utopie ou dystopie ?
- etc

Mouvement du texte :

Ce poème en prose est constitué de courts paragraphes. Néanmoins, l'on repère deux paragraphes plus importants qui décrivent un monde cauchemardesque (1 et 6), suivis de quatre paragraphes très brefs qui questionnent ce monde. Enfin, un dernier paragraphe, extrêmement bref et isolé du reste du poème, forme une sorte de « conclusion ».

1a. Paragraphe 1 (long) : description d'un monde captif

Ce poème en prose commence comme un roman d'anticipation qui nous plonge dans une dystopie. Le présentatif « c'est » (comme dans « Le dormeur du val ») sert à nous désigner ce monde et l'utilisation du **présent de l'indicatif** le rend actuel, malgré la distorsion avec l'**adjectif** « future » (**antithèse**). Déjà, Marie Noël veut nous montrer que cette anticipation est déjà actuelle (comme elle le fera au §4). Le cauchemar est en fait une réalité. C'est toute l'**ambivalence** de ce poème qui nous plonge à la fois dans l'intimité d'une femme blessée qui tente de décrire son paysage mental mais aussi dans le monde extérieur qui ressemble de plus en plus à ce mauvais rêve.

En poétesse, elle va prendre **des images (métaphores)** pour rendre tangible ce monde fictif mais qui prend des éléments déjà bien existants, notamment dans les régions marquées par une forte industrialisation. On pense aux corons du nord de la France ou de Belgique mais aussi aux banlieues industrielles des villes anglaises. Ce monde n'est donc qu'une ville unique (on dirait aujourd'hui une mégalopole. Remarquez **la majuscule** qui rend la ville unique.) mais comme l'homme est pris au piège de ce monde « sans ciel », prisonnier sans recul, Marie Noël prend une **synecdoque** de la ville, la rue. Elle fait comme **un zoom**. Nous verrons plus loin, que chaque maison représente un individu.

Ce premier paragraphe n'est formé que **deux phrases**. La première **mime** par sa longueur l'étouffement, l'enfermement, la monotonie des jours. La seconde, brève, n'est en fait que le prolongement de la première, par **une anadiplose** (« ...dimanche. Les dimanches... »).

Par ailleurs, cette première phrase est structurée par l'**épanaphore** « une rue ». Marie Noël décrit ainsi ce monde (**métaphore**) comme une vaste prison (ou comme une usine, ce qui revient au même, vu les conditions de travail), **en trois temps correspondant aux trois occurrences du groupe nominal** « une rue » : elle commence par les barreaux, poursuit par le plafond, finit par le règlement.

Un monde enfermé derrière des barreaux : **La dérivation** « croisent » et « s'entrecroisent » montre bien que l'emprisonnement est maximal. Au fond, ces verbes disent les mêmes actions. Marie Noël décrit « les multiples câbles de la science humaine » comme des barreaux de prison qui « se croisent et s'entrecroisent ». Ces câbles sont les fils électriques et téléphoniques imaginés par le savoir humain. Par **ce complément du nom qui exprime la cause**, elle veut dénoncer l'orgueil humain.

Un monde bas de plafond : Dans cette prison, la limitation n'est pas horizontale mais surtout verticale. Le ciel a disparu dans **la métaphore** de la ville, en raison de la pollution qui charrie de lourds nuages bas. **Symboliquement**, cette privation de ciel représente l'absence de transcendance de ce monde, comme le montrera le passage sur les dimanches, juste après.

Un monde réglé : Comme dans une prison (**métaphore filée**), ce monde est réglé. Une **nouvelle dérivation** avec « tourne » et « retourne » montre bien que la diversité n'est qu'apparence mais que ce monde est régi, sans aucun écart permis (adverbe « exactement »), par la routine d'un travail de forçat. En effet, les mots « laborieuse » et « besognes » sont ici **péjoratifs**. **Le complément du nom** « sans lumières », **au sens premier**, renvoie à l'image d'un atelier-prison mal éclairé, **au sens second**, à l'absence de sens de cette existence et aussi à l'absence de joie. Marie Noël renforce ce second sens grâce à la figure de **l'hypallage** qui déplace ce complément du nom « lieu » au nom « besognes ».

Ce monde est privé de dimanche, **symbole** de l'affranchissement du travail, de la liberté. S'il reste des dimanches, ils sont vidés de leur sens car ils sont identiques aux autres jours de travail. Marie Noël **compare** les dimanches à des volailles qui ont perdu leur attribut de liberté, leurs ailes. Ou si elles ont des ailes, celles-ci ne servent plus à rien.

Dans ce monde totalitaire donc, le temps comme l'espace sont contrôlés.

1b. Paragraphes 2 à 5 (courts) : questionnement de la poétesse sur ce monde. Le thème de la joie.

Paragraphe 2 : Face à ce monde oppressif fait de rouages, la poétesse se pose en grain de sable, en empêchuse de tourner en rond. Elle l'interroge, alors que plus personne n'ose le faire. Sa **première question est rhétorique** : elle est destinée à faire réfléchir. Sa réponse montre l'absurdité de cette activité effrénée : elle crée **une antithèse** entre **l'adverbe de quantité** « tant » et **la préposition négative** « sans ». Ce monde est stérile comme le montre discrètement **la métaphore** du « fruit ». Comme un serpent qui se mord la queue, son but est autoréférentiel, comme si je faisais une réunion pour organiser une réunion. Ajouter de la prison à la prison ne change rien au fait que ce soit une prison, comme si on alignait des zéros à l'infini. Le total serait toujours le même. Les verbes « durer » et « s'étendre » montrent que l'emprisonnement (**suite de la métaphore filée** : la ville est l'image de l'humanité captive d'où **la personnification**) est non seulement spatial mais aussi temporel.

Paragraphe 3 : La « ville » est toujours ici **la synecdoque** des habitants et **la métaphore** de l'humanité. Elle fait **une concession** (« sans doute ») mais qui n'a guère de valeur. En effet, elle **concède** que les besoins primaires de l'humanité sont satisfaits, mais comme le seraient ceux de bêtes élevées en stabulation permanente (**métaphore**). Le verbe « mange » a d'ailleurs **une nuance péjorative** qui va dans ce sens, de même que **le pronom indéfini** « on » qui supprime toute individualité à la manière de bêtes numérotées dans un élevage. Comme souvent dans **une concession**, le lecteur attend **le « mais » adversatif** après lequel s'exprime la vraie pensée de l'auteur. La poétesse prend **la métaphore** de la maison pour désigner chaque être humain. Les maisons se retrouvent donc comme personnifiées. Face à ce monde oppressif et carcéral, Marie Noël développe **le thème** de la joie car dans ce monde

« prospère », seuls les besoins primaires sont satisfaits. Dans **cette dystopie**, la joie est illégale : « elles n'ont pas le droit ». La joie qui est abstraite est rendue tangible par **la métonymie et le symbole** de la lampe, qui luit dans les ténèbres et réchauffe. Derrière, on retrouve **la métonymie usuelle** du foyer, qui désigne une famille. **L'asyndète** montre que Marie Noël fait des équivalences entre « sa lampe », « ses gens autour », « sa petite joie intérieure » : ce sont **trois manières, concrète ou abstraite**, de dire la même chose. Le dernier membre de phrase, qui fonctionne comme **une correction (épanorthose + épizeux)**, insiste sur l'individualité, idée qu'elle développera dans le cinquième paragraphe.

Paragraphe 4 : La joie, qui n'avait pas de **majuscule** dans le paragraphe précédent, acquiert une majuscule, ce qui fait d'elle **une allégorie**. Marie Noël va scander son paragraphe et le suivant par **l'anaphore** « la joie », qui est son maître-mot. La Joie est une personne qui ne peut trouver aucun compromis avec ce monde totalitaire. Pas de joie sans liberté : « La joie vit d'air libre ». Dans ce monde oppressif, la joie étouffe : « La Joie a besoin de respirer » ; « étouffée ». La dernière phrase, par, **le jeu de l'asyndète et du passage immédiat du futur au passé simple sans même un passage par le présent**, montre que le cauchemar est devenu réalité.

Paragraphe 5 : Il poursuit **l'anaphore et l'allégorie** de « la joie ». La poétesse tente de définir ce qu'est la joie. **Paradoxalement**, son lieu d'habitation semble extrêmement étroit puisqu'elle réside « dans sa chose unique », qui semble être l'intime de chaque être, son sanctuaire intérieur, son âme profonde, sur lequel personne n'a de prise et qui est essentiellement original. Comment résoudre **ce paradoxe** ? L'air libre (cf 11) est la liberté intérieure. Dans ce monde totalitaire, ce ne sont pas seulement les corps qui sont emprisonnés mais aussi les âmes et les esprits. Marie Noël ne refuse pas la « fraternité » mais affirme le primat de l'individu dans un monde à la fois capitaliste et communiste où chacun n'est plus que le rouage d'une vaste machine. L'expression « ce don de soi-même à soi-même » exprime bien **ce paradoxe**. N'est-ce pas un échange en vase clos ? Oui, mais la liberté jaillit de chaque individu et ne peut être imposée de l'extérieur.

2a. Paragraphe 6 (long) : description d'un monde uniforme

Dans ce second long paragraphe, Marie Noël va poursuivre son tableau de la Ville oppressive. **L'allégorie** de la joie se poursuit : la joie va être cette fois associée à **la métaphore** de l'enfant, image qui permettra **d'opposer** les grandes personnes qui régissent ce monde. Elle continue à dire ce qu'elle a commencé à dire, par petites touches : la joie naît de la liberté intérieure de l'âme. Elle oppose **la métaphore** de la rue oppressive et celle de la « place », lieu par excellence, dans une ville, où l'espace s'élargit, où les habitants s'arrêtent. C'est le lieu du loisir. Sur cette place, seuls les enfants, **image** de ceux qui ne travaillent pas encore, y jouent. Marie Noël, en poétesse soucieuse de sa liberté artistique (« sans s'occuper de ce que font autour de lui les grandes personnes »), fait l'apologie de la gratuité : l'homme a le droit de ne pas produire. Les deux adjectifs dotés du **préfixe négatif** « in » opposent l'enfant libre et les adultes régis de la suite de la phrase.

Comme au premier paragraphe, la phrase est très longue et elle embrasse même l'ensemble du paragraphe, afin de mimer l'oppression de l'uniformité. **La métaphore** de l'enfant fonctionne en antithèse avec celle de l'adulte, qui occupe toute la fin du paragraphe. Ces grandes personnes, qui devraient être plus autonomes qu'un enfant (étrange **paradoxe**), sont **comparées** à des automates dotés d'une grosse clé destinée à les « remont[er] ». Ce sont du moins les ouvriers de ce monde régi par d'autres grandes personnes que Marie Noël **énumère** ensuite (« ingénieurs », « contremaîtres », « groupes », sociétés », « syndicats »). La phrase se termine par une **longue accumulation d'infinitifs** dotés de **l'adverbe** « pareil »

qui fait **une épiphore** simulant l'uniformité oppressive. Le verbe « obéir » synthétise **l'accumulation**. **Les cinq infinitifs suivants** décrivent un cycle infernal de chaque journée (métro-boulot-dodo ! dirait-on à Paris aujourd'hui !) : je travaille pour gagner de l'argent, je gagne de l'argent pour acheter et consommer. Tout cela se termine par le sommeil et tout recommence le lendemain. **Les cinq infinitifs suivants** évoquent la réalité plus profonde du cœur et de l'âme. Dans ce monde, ce n'est pas seulement l'extérieur qui est uniforme mais également l'intériorité : la liberté de « penser » est morte. Car « penser pareil » signifie « ne plus penser ». Les sentiments aussi (« aimer », haïr ») sont commandés. **Les infinitifs** « chanter » et « crier » sont une allusion à la liberté artistique : Marie Noël a beaucoup créé de chansons et était une grande pianiste. « Crier » est **le doublet négatif** de « chanter ». Les régimes totalitaires ont l'habitude d'instrumentaliser l'art à leur profit, ce qui le dénature. L'art n'est plus alors harmonieux mais criard. Marie Noël finit **son accumulation** par « vêtues », **un participe apposé au pronom** « elles » (= « les grandes personnes »). Elle redonne ainsi **une touche concrète qui matérialise visuellement** ce monde sinistre. L'adverbe « pareil » se transforme alors en adjectif qualificatif.

2b. Paragraphes 7 à 10 (courts) : questionnement de la poétesse sur ce monde. Le thème de la désobéissance.

Paragraphe 7 : Comme après le premier paragraphe, la poétesse-prophétesse questionne ce monde qu'elle abhorre. Elle pose **une première question rhétorique**. Sa question n'attend guère de réponse. Le quatrième paragraphe ne laissait guère d'espoir.

Paragraphe 8 : Ce paragraphe reprend **la même question** mais en reprenant **la métaphore** de l'enfant, symbole même de la joie, de la liberté. La liberté consiste à la sortie de la rue étouffante (« au grand air »), mais le paragraphe 2 nous décrivait une ville qui tendait « à l'infini ».

Paragraphe 9 : **La formule** « voici venir » et **le futur prédictif** évoque les propos des prophètes. La poétesse-voyante adjoint à **la métaphore** de l'enfant celle de petits d'animaux particulièrement improductifs et qui deviendront des adultes également improductifs. De ce point de vue les moucheron sont particulièrement frappants.

Paragraphe 10 : Marie Noël poursuit **ses métaphores animales** mais en prenant des animaux productifs et organisés en sociétés et en les présentant dans **une gradation** qui exprime une montée du dégoût. La fourmi (pensez à La Fontaine) est l'insecte par excellence associé à l'activité permanente, portant des poids bien supérieurs au leur et s'agitant en tous sens. Quant aux abeilles, elles sont pires encore car elles sont très organisées : une ruche est géométrique ; chaque abeille a une fonction précise et travaille sans cesse comme des « esclaves » (métaphore). Plus grave encore pour une artiste, l'abeille dévoie la rose, **symbole** de la beauté et donc de la gratuité. L'abeille ne voit dans « la rose » qu'une occasion de butin. Marie Noël finit par le pire, les termites, insectes vivant en colonies, si répugnants par leur aspect et leur activité de destruction qu'elle n'a pas la force de les décrire. **L'exclamation** exprime son immense dégoût.

3. Paragraphe 11 : le S.O.S.

Ce dernier paragraphe, extrêmement bref, est isolé du reste du poème par **un blanc significatif**. Ce paragraphe de conclusion est comme le message mis en valeur par Marie Noël, mais un message sans espoir comme un S.O.S. (« Save our soul ! »), une bouteille à la mer. **L'infinitif** exprime bien cette absence d'interlocuteur visible ainsi que **les points de suspension** : le message sera-t-il vu un jour ? Il voguera sur les eaux du silence pendant des mois, des années, des siècles peut-être... D'ailleurs, l'emploi du **mode impératif** aurait été **paradoxal** car comment demander d'obéir alors qu'on revendique la désobéissance ?

Prolongements : 1984 de George Orwell, *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, le film *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin



Discours du poète Saint-John-Perse pour la réception du prix Nobel de littérature. J'ai souligné les éléments les plus significatifs en gras.

Saint-John Perse

Discours de Stockholm (Poésie)

Le texte est ici reproduit, avec l'autorisation des Éditions Gallimard, tel qu'il apparaît dans le volume des *Oeuvres complètes* de Saint-John Perse dans la collection de la Pléiade sous le titre "Allocution au Banquet Nobel du 10 décembre 1960" (OC, p. 443-447). Dans les études qui suivent, plusieurs auteurs désignent les paragraphes par un numéro, raison pourquoi nous avons ici fait de même. Le poète avait très tôt publié son discours sous le titre "Poésie" (ou "On Poetry" dans la version anglaise) et fait varier le nombre des paragraphes d'une édition à l'autre.

1

J'ai accepté pour la poésie l'hommage qui lui est ici rendu, et que j'ai hâte de lui restituer.

2

*La poésie n'est pas souvent à l'honneur. **C'est que la dissociation semble s'accroître entre l'œuvre poétique et l'activité d'une société soumise aux servitudes matérielles.** Ecart accepté, non recherché par le poète, et qui serait le même pour le savant sans les applications pratiques de la science.*

3

Mais du savant comme du poète, c'est la pensée désintéressée que l'on entend honorer ici. Qu'ici du moins ils ne soient plus considérés comme des frères ennemis. Car l'interrogation est la même qu'ils tiennent sur un même abîme, et seuls leurs modes d'investigation différent.

4

Quand on mesure le drame de la science moderne découvrant jusque dans l'absolu mathématique ses limites rationnelles ; quand on voit, en physique, deux grandes doctrines maîtresses poser, l'une un principe général de relativité, l'autre un principe quantique d'incertitude et d'indéterminisme qui limiterait à jamais l'exactitude même des mesures physiques ; quand on a entendu le plus grand novateur scientifique de ce siècle, initiateur de la cosmologie moderne et répondant de la plus vaste synthèse intellectuelle en termes d'équations, invoquer l'intuition au secours de la raison et proclamer que « l'imagination est le vrai terrain de germination scientifique », allant même jusqu'à réclamer pour le savant le bénéfice d'une véritable « vision artistique » – n'est-on pas en droit de tenir l'instrument poétique pour aussi légitime que l'instrument logique ?

5

Au vrai, toute création de l'esprit est d'abord « poétique » au sens propre du mot ; et dans l'équivalence des formes sensibles et spirituelles, une même fonction s'exerce, initialement, pour l'entreprise du savant et pour celle du poète. De la pensée discursive ou de l'ellipse poétique, qui va plus loin, et de plus loin ? Et de cette nuit originelle où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté des seules fulgurations de l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence. La réponse n'importe. Le mystère est commun. Et la grande aventure de l'esprit poétique ne le cède en rien aux ouvertures dramatiques de la science moderne. Des astronomes ont pu s'affoler d'une théorie de l'univers en expansion ; il n'est pas moins d'expansion dans l'infini moral de l'homme – cet univers. Aussi loin que la science recule ses frontières, et sur tout l'arc étendu de ces frontières, on entendra courir encore la meute chasserresse du poète. Car si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, « le réel absolu », elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension, à cette limite extrême de complicité où le réel dans le poème semble s'informer lui-même.

6

Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de ses correspondances, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, **le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science.** Est-il chez l'homme plus saisissante dialectique et qui de l'homme engage plus ? Lorsque les philosophes eux-mêmes désertent le seuil métaphysique, il advient au poète de relever là le métaphysicien ; et c'est la poésie alors, non la philosophie, qui se révèle la vraie « fille de l'étonnement », selon l'expression du philosophe antique à qui elle fut le plus suspecte.

7

Mais plus que mode de connaissance, la poésie est d'abord mode de vie – et de vie intégrale. Le poète existait dans l'homme des cavernes, il existera dans l'homme des âges atomiques parce qu'il est part irréductible de l'homme. De l'exigence poétique, exigence spirituelle, sont nées les religions elles-mêmes, et par la grâce poétique, l'étincelle du divin vit à jamais dans le silex humain. Quand les mythologies s'effondrent, c'est dans la poésie que trouve refuge le divin ; peut-être même son relais. Et jusque dans l'ordre social et l'immédiat humain, quand les Porteuses de pain de l'antique cortège

cèdent le pas aux Porteuses de flambeaux, c'est à l'imagination poétique que s'allume encore la haute passion des peuples en quête de clarté.

8

*Fierté de l'homme en marche sous sa charge d'éternité ! Fierte de l'homme en marche sous son fardeau d'humanité, quand pour lui s'ouvre un humanisme nouveau, d'universalité réelle et d'intégralité psychique ... Fidèle à son office, qui est l'approfondissement même du mystère de l'homme, la poésie moderne s'engage dans une entreprise dont la poursuite intéresse la pleine intégration de l'homme. Il n'est rien de pythique dans une telle poésie. Rien non plus de purement esthétique. Elle n'est point art d'embaumeur ni de décorateur. Elle n'élève point des perles de culture, ne trafique point de simulacres ni d'emblèmes, et d'aucune fête musicale elle ne saurait se contenter. Elle s'allie, dans ses voies, la beauté, suprême alliance, mais n'en fait point sa fin ni sa seule pâture. Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, elle est action, elle est passion, elle est puissance, et novation toujours qui déplace les bornes. **L'amour est son foyer, l'insoumission sa loi, et son lieu est partout, dans l'anticipation.** Elle ne se veut jamais absence ni refus.*

9

***Elle n'attend rien pourtant des avantages du siècle. Attachée à son propre destin, et libre de toute idéologie, elle se connaît égale à la vie même, qui n'a d'elle-même à justifier.** Et c'est d'une même étreinte, comme une seule grande strophe vivante, qu'elle embrasse au présent tout le passé et l'avenir, l'humain avec le surhumain, et tout l'espace planétaire avec l'espace universel. L'obscurité qu'on lui reproche ne tient pas à sa nature propre, qui est d'éclairer, mais à la nuit même qu'elle explore, et qu'elle se doit d'explorer : celle de l'âme elle-même et du mystère où baigne l'être humain. Son expression toujours s'est interdit l'obscur, et cette expression n'est pas moins exigeante que celle de la science.*

10

Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être. Et sa leçon est d'optimisme. Une même loi d'harmonie régit pour lui le monde entier des choses. Rien n'y peut advenir qui par nature excède la mesure de l'homme. Les pires bouleversements de l'histoire ne sont que rythmes saisonniers dans un plus vaste cycle d'enchaînements et de renouvellements. Et les Furies qui traversent la scène, torche haute, n'éclairent qu'un instant du très long thème en cours. Les civilisations mûrissantes ne meurent point des affres d'un automne, elles ne font que muer. L'inertie seule est menaçante. Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance.

11

Et c'est ainsi que le poète se trouve aussi lié, malgré lui, à l'événement historique. Et rien du drame de son temps ne lui est étranger. Qu'à tous il dise clairement le goût de vivre ce temps fort ! Car l'heure est grande et neuve, où se saisir à neuf. Et à qui donc céderions-nous l'honneur de notre temps ? ...

12

« Ne crains pas », dit l'Histoire, levant un jour son masque de violence – et de sa main levée elle fait ce geste conciliant de la Divinité asiatique au plus fort de sa danse destructrice. « Ne crains pas, ni ne doute – car le doute est stérile et la crainte est servile. Ecoute plutôt ce battement rythmique que ma main haute imprime, novatrice, à la grande phrase humaine en voie toujours de création. Il n'est pas vrai que la vie puisse se renier elle-même. Il n'est rien de vivant qui de néant procède, ni de néant s'éprenne. Mais rien non plus ne garde forme ni mesure, sous l'incessant afflux de l'Être. La tragédie

n'est pas dans la métamorphose elle-même. Le vrai drame du siècle est dans l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel. L'homme éclairé sur un versant va-t-il s'obscurcir sur l'autre ? Et sa maturation forcée, dans une communauté sans communion, ne sera-t-elle que fausse maturité ? ... »

13

*Au poète indivis d'attester parmi nous la double vocation de l'homme. Et c'est hausser devant l'esprit un miroir plus sensible à ses chances spirituelles. C'est évoquer dans le siècle même une condition humaine plus digne de l'homme originel. C'est associer enfin plus largement l'âme collective à la circulation de l'énergie spirituelle dans le monde ... **Face à l'énergie nucléaire, la lampe d'argile du poète suffira-t-elle à son propos ? Oui, si d'argile se souvient l'homme.***

14

Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps.

© Editions Gallimard

Marie Noël, « Si j'étais plante », poème en prose des *Notes intimes*. C'est un autoportrait rêvé puis réel obtenu avec des métaphores végétales et animales.

Si j'étais plante, je ne voudrais pas être de ces plantes utiles qui ont trop affaire à l'homme. Ni avoine, ni blé, ni orge parqués, sans pouvoir en sortir dans un champ en règle – et on ne laisse même pas aux blés leurs bleuets pour se distraire- ni surtout ces légumes soumis et rangés, ces carottes alignées, ces haricots qu'on dirige à la baguette, ces salades qu'on force à pâlir en leur serrant le cœur quand il fait si beau alentour et qu'elles voudraient bien être grandes ouvertes.

J'accepterais encore d'être herbe à tisane, serpolet ou mauve, ou sauge, pourvu que ce fût dans un de ces hauts battus des vents où ne vont les cueillir que les bergers. Mais j'aimerais mieux être bruyère, gentiane bleue, ajonc, chardon au besoin, sur une lande abandonnée, ou même un champignon pas vénéneux, mais pas non plus trop comestible, qui naît dans la mousse, un matin, au creux le plus noir du bois, qui devient rose sans qu'on le voie et meurt tout seul le lendemain sans que personne s'en mêle.

Et si j'étais animal, je ne voudrais pas être bête de maison ou de ferme, pas même la chèvre qu'on attache au piquet et qu'on rentre dans une étable pour la traire, ni une de ces poules dans la basse-cour, toutes mêlées aux marchés de l'homme et qui peuvent se dire l'une à l'autre quand elles ont pondu un œuf : « C'est quinze sous que j'ai fait là et je vaudrais dix francs la livre »... Non ! Non ! J'aimerais mieux être lièvre, ou renard, ou biche, ou rossignol qui ne rencontrent l'homme jamais que le jour où il les tue.

Et j'aurai été toute ma vie animal des plus domestiques, bête de somme, chien attaché, serin en cage. Ou légume à faire la soupe. C'était la volonté de Dieu.